

Émile Engels

BASTOGNE

TRENTE JOURS SOUS
LE FEU ET LA NEIGE

Racine

PRÉFACE

Préfacer l'ouvrage du lieutenant-colonel Émile Engels revêt un double intérêt.

C'est tout d'abord l'occasion de saluer le travail d'un homme qui, marqué dès son plus jeune âge par les terribles combats qu'il a vécus de près, a choisi de consacrer sa vie à la défense de son pays et des valeurs démocratiques qui lui sont chères.

S'écartant radicalement de la voie suivie par d'autres écrivains de sa génération, il a su traiter la « Bataille de Bastogne », non seulement sur le plan des stratégies militaires, mais en replaçant l'aspect humain au centre du récit. En ce sens, il rend un vibrant hommage à une population courageuse qui a apporté son tribut à la victoire des troupes alliées.

L'autre intérêt de ce livre réside dans le fait qu'il me permet d'insister sur l'importance que Bastogne continue à accorder aux valeurs de la reconnaissance et du souvenir : Bastogne n'a pas tourné la page ! En 2014, nous commémorons le 70^e anniversaire du siège de la ville et de notre libération, avec l'intention de positionner Bastogne comme le centre de référence de la Deuxième Guerre mondiale, à l'instar d'Ypres pour la guerre 14-18.

Trente jours sous le feu et la neige, du lieutenant-colonel Engels, contribuera à sensibiliser l'opinion publique sur le prix inestimable de la paix et de la démocratie. Il suscitera chez les jeunes lecteurs l'envie de mieux connaître et d'apprécier ceux qui, il y a soixante ans, ont versé leur sang pour que nous puissions vivre libres aujourd'hui.

Philippe Collard

Bourgmestre de Bastogne de 2000 à 2012

REMERCIEMENTS

Au terme de la rédaction de cet ouvrage, je tiens à remercier les acteurs et témoins militaires et civils qui m'ont relaté la manière dont ils ont vécu ce terrible hiver 1944-1945. Pour beaucoup d'entre eux, ce geste ravivait des souffrances encore présentes malgré les décennies écoulées. Ils le firent toutefois volontiers car ils avaient conscience que le souvenir de cette époque doit être conservé. Les lecteurs, nous en sommes persuadés, leur sauront gré d'avoir contribué à parfaire la mémoire de la tragédie vécue par cette région.

Ma gratitude va aussi aux nombreux amis qui, par la recherche de témoins, la collecte de documents écrits ou photographiques, la vérification du manuscrit, et surtout par leurs conseils et encouragements, ont contribué à la réalisation de ce livre.

Mes remerciements vont enfin à ma fille Isabelle pour les travaux de secrétariat et de correction qu'elle exécuta avec compétence et enthousiasme.

AVANT-PROPOS

Au moment de la bataille des Ardennes, j'avais douze ans. Ma famille habitait à Warnach, un village situé à seize kilomètres au sud de Bastogne.

Warnach avait été libéré le dimanche 10 septembre 1944 par un régiment de la 28^e division d'infanterie américaine. La liberté retrouvée se savourait lentement. Puis vint le 17 ou 18 décembre, jour où des réfugiés venant du Grand-Duché de Luxembourg annoncèrent le retour offensif de l'armée allemande. L'anxiété nous prit à nouveau dans son étau. Dans la nuit du 19 au 20 décembre, les Allemands étaient là. Ils appartenaient à un régiment de la 5^e division de parachutistes. La coexistence fut pacifique.

Le samedi 23 décembre, le ciel dégagé permit à l'aviation alliée de démontrer sa totale maîtrise de l'air. Dès le matin, le grondement de l'artillerie dans la direction du sud nous indiqua qu'une réaction alliée se dessinait. Notre peur grandit d'un cran. Dans l'après-midi, les premiers obus tombèrent sur notre village où la garnison allemande semblait déterminée à se défendre. Notre famille trouva un abri dans la cave d'une maison voisine. Le combat pour la reprise des cinquante maisons du village par les troupes du général Patton (George S. Patton, Jr.) dura environ trente heures. Dans cette tourmente, les dépendances de la petite ferme familiale furent détruites.

Plus tard, j'embrassai la carrière des armes. L'étude de l'histoire militaire éveilla en moi le désir d'en savoir plus sur ces événements qui avaient marqué mon enfance.

Des recherches personnelles m'amènèrent à rencontrer des chefs militaires de l'époque : les généraux américains Kinnard, Harkins, Bruce Clarke, Desobry, le général allemand von Manteuffel, le colonel allemand von der Heydte, le colonel américain Alanis (qui avait

libéré Warnach), mais aussi des combattants du rang revenus sur « leur » champ de bataille.

L'étude des documents et une période de recherches aux Archives nationales à Washington m'apprirent beaucoup sur la bataille mais confirmèrent à mes yeux la tendance générale des historiens à ignorer la population locale comme source historique. Dans ces ouvrages, souvent de haute tenue par ailleurs, la relation d'une bataille apparaît comme une suite de mouvements de troupes. La population ardennaise ne comprit jamais ces récits et discours dont elle était exclue.

Mon souci fut de donner aux gens qui avaient vécu la bataille l'occasion de raconter leurs souvenirs. Les interviews individuelles firent revivre quantité de facettes de ce que les témoins continuent à appeler les « événements ». La chaleur de l'accueil reçu lors de ces rencontres m'encouragea à entreprendre la rédaction d'une « bataille de Bastogne » qui intégrerait le récit des actions militaires et les péripéties vécues par la population locale.

Mais le but était surtout de réunir, dans ce récit, tous ceux qui y furent réunis par la souffrance : les militaires, les habitants de la région, les réfugiés ainsi que, *last but not least*, les familles des victimes des deux camps.

Émile Engels

Viville, Noël 2003

Chapitre I

LE CADRE DE LA BATAILLE DE BASTOGNE

Le chef des armées doit se familiariser à l'avance avec les cartes de façon à connaître les passages dangereux pour les chars et les chariots, l'emplacement des hautes terres et des collines, l'importance des cités... C'est à cette seule condition qu'il ne perdra pas l'avantage du terrain.

Tu Mu (803-852 après J.-C.)

Le plateau de Bastogne et l'hiver

Le terrain

On peut considérer que la bataille de Bastogne se déroula à l'intérieur d'un cercle de dix kilomètres autour de la ville. Ce périmètre correspond à la portée moyenne de l'artillerie de campagne, qui joua un rôle déterminant dans la bataille. Nous l'appellerons le « plateau de Bastogne ».

Le relief du Plateau est commandé par une crête qui s'étend du sud-ouest vers le nord-est et partage les eaux entre les bassins du Rhin et de la Meuse. Elle culmine à 550 mètres d'altitude au voisinage de Senonchamps, contourne Bastogne à l'altitude 500 puis atteint des hauteurs de 530 à 548 mètres près de Bourcy. Une seconde crête de même orientation et d'une altitude de 540 m s'étend de Remoifosse vers Bras. De ces deux lignes de hauteurs parallèles dérivent des crêtes secondaires qui donnent au Plateau un aspect ondulé.

Curieusement, cet écheveau de crêtes dessine autour de Bastogne une série d'arcs de cercle qui seront, pour les défenseurs, autant de positions défensives. Une première ligne de défense pouvait ainsi s'établir sur une circonférence à sept ou huit kilomètres de la ville. Elle passait par Bras, Longvilly, Bourcy, Noville, Longchamps, Flamierge, Houmont, Chaumont et Tarchamps. Nous l'appellerons le *périmètre large*. Une seconde position possible, à quelque trois

LE CADRE GÉOGRAPHIQUE DU PLATEAU DE BASTOGNE



Croquis pas à l'échelle

- Limite du Plateau
- Bois
- Crête principale du Plateau de Bastogne
- - - Ancien chemin de fer

kilomètres de la ville, s'appellera *périmètre intermédiaire*. Il passe par quatre points clés : la colline 550 à l'est de Senonchamps, le 538 au nord de Luzery, le 529 au nord de Marvie sur la route de Wiltz et le 536 au sud de Remoifosse. En cas de pression extrême, ce périmètre pouvait encore être raccourci en passant par le 530 du bois d'Hazi, Isle-le-Pré et la hauteur voisine du château d'Isle-la-Hesse. Ce serait le *périmètre de la dernière chance*.

La ville elle-même semble se lover dans une boucle de la crête de séparation des eaux. Dans cette cuvette ouverte vers l'est, les eaux ruissellent pour former la Wiltz qui s'écoule vers l'est.

Au sud de la crête Remoifosse-Bras, le relief est plus montueux et boisé. On le désignera sous le nom de *massif de Harlange*.

À la mi-décembre 1944, le sol argileux détrempé joua en faveur de la défense, empêchant les déplacements des véhicules à travers prés et champs. À partir du 23 décembre, le gel durcit le sol. Les unités mécanisées purent se déployer et utiliser tout leur potentiel.

Six routes à revêtement dur, deux chemins empierrés et trois lignes de chemin de fer convergeaient vers Bastogne. Parmi ces voies de communication, deux routes et deux voies ferrées à l'est offraient des voies d'accès à un envahisseur arrivant de cette direction.

Au fil des siècles, les habitants de Bastogne avaient défriché la forêt avoisinante. Il n'en subsistait en 1944 qu'une couronne de parcelles éparses à quelque trois kilomètres de la ville. Cette bande morcelée présentait une large ouverture à l'ouest. Les bois étaient plus denses dans le quadrilatère Remoifosse–Sainlez–Bras–Harlange (le massif de Harlange). L'essence commune était l'épicéa. Ces bois de conifères offraient aux défenseurs des possibilités de dissimulation mais constituaient pour l'attaquant des objectifs redoutables. Les zones boisées actuelles leur sont presque identiques.

Outre Bastogne et son millier d'habitations, le plateau de Bastogne comptait des villages et hameaux agricoles généralement distants entre eux de trois kilomètres. Les habitations étaient construites en schiste, la pierre du pays. Leurs murs épais résistaient à la mitraille et aux obus de calibre moyen. Les caves étaient généralement recouvertes d'un plancher. Les demeures les plus cossues possédaient des caves voûtées capables de résister à la plupart des projectiles, sauf aux bombes d'avion. Le défenseur pouvait donc aménager la maison ardennaise type en un retranchement solide. Chaque village en

possédant plusieurs constituait un îlot de défense difficile à conquérir.

Septante ans après la bataille, le paysage n'a pas subi de modifications qui empêchent d'en suivre le déroulement sur le terrain. La route qui contourne la ville par le sud et l'autoroute E25 sont récentes. Les lignes de chemin de fer sont désaffectées. Le profil des routes principales a été adouci, le revêtement des routes secondaires amélioré. Bastogne a allongé ses tentacules d'au moins deux kilomètres. Tous les villages du Plateau se sont eux-mêmes étendus mais les noyaux des localités anciennes sont toujours très visibles.

Les circonstances atmosphériques

Aux pluies et brouillards de décembre succédaient, en janvier et février, la neige, le gel, le verglas et un froid vif. Par an, il gelait en moyenne 145 jours et, pendant quelques semaines, la température pouvait descendre à -10° pour atteindre certaines nuits -17° , voire -20° . Durant six semaines et parfois plus, la neige recouvrait le sol d'une couche de vingt à trente centimètres. Le vent l'amoncelait en congères que les chasse-neige tirés par trois ou quatre chevaux s'efforçaient de rejeter sur les bas-côtés des routes. L'hiver 1944-1945 fut particulièrement rude. La neige couvrit le sol près de deux semaines plus tôt que d'habitude. On notera que les conditions climatiques rudes affectent moins les unités en défensive que les troupes à l'attaque. Celles-ci doivent en effet effectuer des déplacements de plus ou moins grande amplitude et subissent donc plus de contraintes atmosphériques que les formations en position de défense.

Les éphémérides

La brièveté des jours en décembre et janvier appelle quelques commentaires. Le 16 décembre 1944, premier jour de la bataille des Ardennes, le soleil se leva sur la région de Bastogne vers 8 h 30 et se coucha vers 16 h 35. La durée de la journée dépassa à peine huit heures.

On sait que la visibilité diurne est précédée et suivie des clartés de l'aube et du crépuscule. Le 16 décembre 1944, la durée de l'aube et du crépuscule¹ fut d'environ quarante minutes. Durant l'aube civile, le

¹ Il s'agit ici de l'aube et du crépuscule définis par l'astronomie sous les noms de *aube civile* et *crépuscule civil*.

combattant peut identifier un objectif à deux cents mètres et l'ajuster avec précision. Il en va de même jusqu'à la fin du crépuscule civil. À la date considérée, si le brouillard n'avait pas recouvert la terre, la période de clarté aurait duré environ neuf heures vingt minutes.

Les brumes, brouillards et chutes de neige firent que la bataille des Ardennes se déroula pour près des deux tiers du temps dans des conditions de mauvaise visibilité. L'observation terrestre et aérienne, l'identification des objectifs, la visée, le décollage des avions en furent fortement contrariés. Les conditions de visibilité réduite facilitèrent par contre la dissimulation et l'infiltration. Elles favorisèrent donc l'attaquant.

Les habitants du Plateau

Dans le cercle de dix kilomètres autour de Bastogne, la population comptait de 15 à 18 000 âmes, dont 4 500 environ à Bastogne. La ville était essentiellement commerçante. Toute la région environnante était vouée à l'agriculture, et plus particulièrement à l'élevage du bétail.

La population rurale vivait en autarcie ou presque. Seules manquaient, durant la guerre, les denrées alimentaires venant de l'étranger. Des enfants des grandes banlieues, qui avaient besoin de se refaire une santé, furent accueillis dans les fermes pour des séjours prolongés. Leur nombre s'accrut à l'automne, lorsque les Allemands bombardèrent Anvers et Liège de V1 et V2¹. Quantité de parents envoyèrent leurs enfants en Ardenne afin de les mettre en sécurité.

Les communes rurales comprenaient trois ou quatre villages et hameaux sous l'autorité d'un bourgmestre, de quelques conseillers communaux et d'un secrétaire communal. L'administration communale de Bastogne comptait aussi deux échevins. La fonction de bourgmestre n'était pas sans risques, le « pouvoir occupant » rendant ceux qui l'exerçaient responsables des incidents survenus sur le territoire de leur commune. Ainsi, le 10 juin 1944, le bourgmestre de Bastogne, Pierre Renquin, fut arrêté pour avoir refusé de désigner une garde civile au pont de la route de Marche. Il fut déporté en Allemagne.

¹ V1 et V2 : abréviations militaires allemandes désignant les armes de représailles (*Vergeltungswaffe*) de modèles 1 et 2. Le V1 était une bombe volante. Le V2 était une fusée supersonique.

Le maintien de l'ordre relevait de la gendarmerie. Le district de Bastogne, sous l'autorité du commandant Maqua, comptait trois brigades (trois ou quatre gendarmes sous la direction d'un sous-officier), situées à Bastogne, Sibret et Bourcy. Le commandant Maqua devait faire face à un problème très particulier. À la fin de la période d'occupation, il avait convaincu trois interprètes militaires allemands travaillant à la *Kommandantur*¹ et à la *Feldgendarmerie*² de fournir des informations à la Résistance belge en échange de toutes les facilités pour désertier. Aux premiers jours de septembre, les trois hommes désertèrent en effet. L'un d'eux fut repris par les Allemands ; les deux autres, Kieffer et Netgen, vécurent dans un maquis. Le commandant Maqua s'estimait responsable de leur sécurité³.

Le service médical était assuré par les médecins généralistes habitant dans les localités les plus importantes ; ils étaient les seuls à disposer encore de leur voiture et d'une maigre allocation de carburant. À Bastogne, il existait un petit hôpital sur la route de Clervaux.

La section locale de la Croix-Rouge vécut l'occupation d'une manière très active. Au printemps 1944, prévoyant une libération qui pourrait s'accompagner de combats, des délégués de la Croix-Rouge furent nommés dans les villages, et une trousse de premiers secours leur fut remise.

En Ardenne, les habitants vivaient intensément leur foi religieuse. Elle les aidait à accepter les vicissitudes de la vie rude qui était la leur. Chaque village constituait une paroisse desservie par un curé qui y résidait de nombreuses années et, avec l'instituteur, exerçait sur les villageois une autorité incontestée.

À Bastogne, à côté de l'école communale, trois écoles étaient dirigées par des ordres religieux : l'Institut Saint-Joseph, le Petit Séminaire et l'Institut des Sœurs de Notre-Dame. Les deux derniers établissements comptaient des élèves internes.

La bataille de Bastogne s'étendit sur une portion du territoire du Grand-Duché de Luxembourg englobant une dizaine de villages. Le Luxembourg ayant été annexé à l'Allemagne, il était soumis aux lois nazies, en particulier à celle de l'enrôlement des jeunes gens dans la *Wehrmacht*. Quelques-uns de ces soldats revenus en congé désertèrent et se réfugièrent en Belgique.

1 Commandement territorial allemand.

2 Police militaire allemande.

3 Récit du commandant Maqua en 1983.

Au fil des siècles, la population s'était adaptée au manque de générosité de la terre, à la rudesse du climat, aux catastrophes naturelles et à celles suscitées par la folie des hommes. Les habitants acceptaient cette situation comme ils acceptaient l'autorité de la loi, du curé et du maître d'école, en la contournant quelquefois par la malice ou une feinte naïveté. L'Ardennais du Plateau était un homme un peu renfermé mais accueillant aux malheureux, frugal et rigoureusement honnête.

À la fin de l'été 1944, les gens de trente-cinq ans et plus avaient subi les invasions allemandes de 1914 et de 1940 et vécu neuf années de leur vie sous un régime d'occupation. Ils accueilleraient les libérateurs de la manière la plus chaleureuse qui soit.

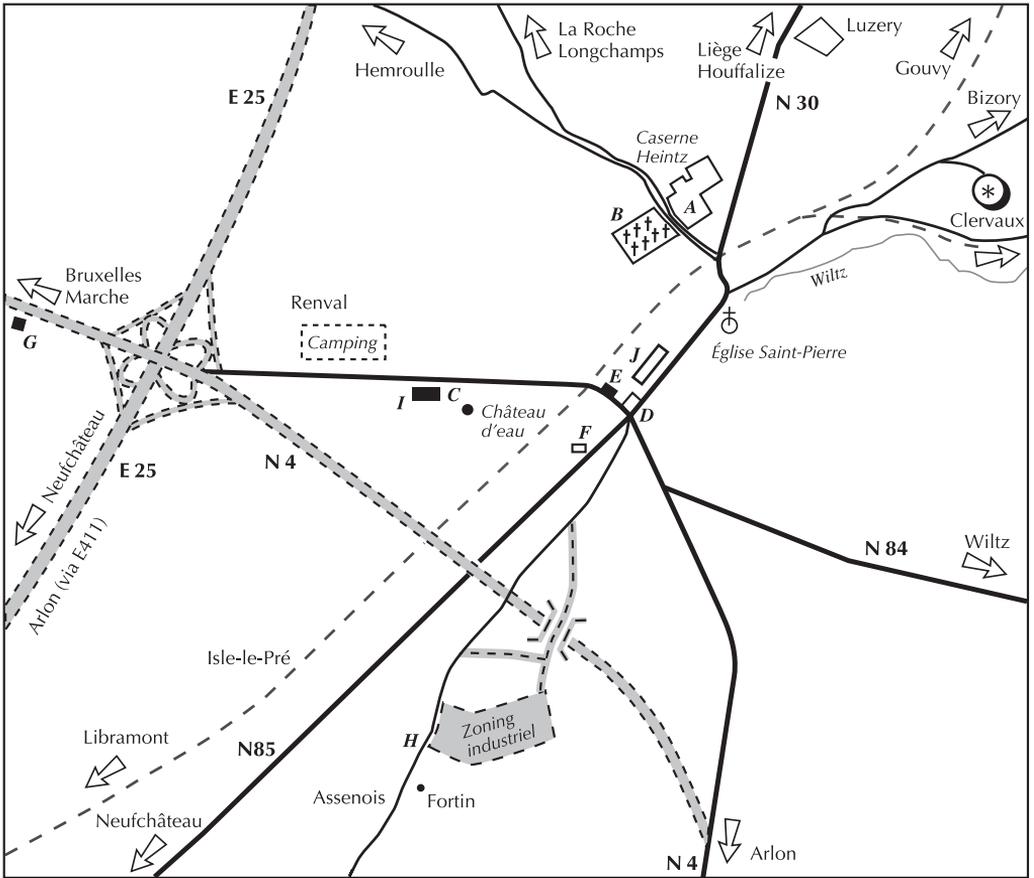
La libération du Plateau

Depuis l'annonce de la libération de Bruxelles par des troupes britanniques et la brigade belge du colonel Piron, le 3 septembre 1944, la nouvelle de l'arrivée de troupes alliées était dans l'air : « Ils arrivent ! » Dans la région, des hommes disparurent mystérieusement. On chuchota qu'ils avaient « pris le maquis » dans tel bois ou telle forêt. La prudence restait de mise car les occupants étaient encore là, et certains collaborateurs notoires étaient toujours susceptibles de dénoncer les patriotes à la *Gestapo*. Les récits du combat de résistants le 4 septembre à Houmont incitèrent chacun à redoubler de prudence.

Dans chaque famille, femmes et jeunes filles, le *Petit Larousse illustré* ouvert à la page « Drapeaux », s'appliquèrent à confectionner les étendards des pays alliés. À l'arrivée des libérateurs, ils garniraient les façades des maisons. Le tissu, introuvable à l'époque, avait parfois été découpé dans des draps de lit et teint selon des procédés artisanaux. La confection de la bannière étoilée des États-Unis donna, c'est le cas de le dire, du fil à retordre à plus d'une couturière, mais tout fut prêt à temps.

À la section de la Croix-Rouge, sous l'impulsion de sa présidente, la baronne Anne-Marie Greindl, on envisageait la possibilité d'une résistance allemande à l'avance alliée dans la région de Bastogne. La clinique de la ville, aux possibilités réduites, risquait d'être très vite débordée, et la section de la Croix-Rouge déploya l'hôpital de campagne dont elle était équipée. Elle était prête pour la Libération.

PLAN DE BASTOGNE ET ENVIRONS



- A** Q.G. du VIII^e corps puis de la 101^e division aéroportée
- B** Cimetière de la ville
- C** Gendarmerie
- D** Place du Carré (aujourd'hui place général McAuliffe)
- E** Ex-hôtel Lebrun (remplacé aujourd'hui par des immeubles à appartements)
- F** Station de soins aux blessés du groupement Roberts
- G** Château Greindl
- H** Emplacement de la jonction
- I** Balise de liaison avec les avions-cargos
- J** Institut des Sœurs de Notre-Dame
- (*)** Mémorial du Mardasson

- - - - - Ancien chemin de fer

Le plateau de Bastogne fut libéré les 9 et 10 septembre 1944 par des unités du V^e corps d'armée américain (lieutenant général Léonard T. Gerow) dont l'infanterie progressait par étapes journalières d'une trentaine de kilomètres. Le secteur de Bastogne à Martelange relevait de la 28^e division d'infanterie (général-major Norman D. Cota). Bastogne se trouvait sur l'axe de progression du 110^e régiment d'infanterie du colonel Théodore A. Seely. Juste au nord de la ville, la 4^e division d'infanterie (général-major Raymond O. Barton) avançait vers Houffalize. Son 12^e régiment (colonel Lanham) libéra Houmont le 9 septembre.

Denyse de Coune, qui se trouvait à Assenois, vit arriver la première unité qu'elle décrivit avec des accents frémissants :

«... On regarde à la jumelle. Ce ne sont pas des Boches, on dirait du kaki ! Ce sont donc eux ! On ne peut y croire. De petits chars descendent dans les champs vers Assenois. On installe deux petits canons à la croix de Villeroux. Les hommes se rapprochent, nous les distinguons mieux. Cette fois, nous en sommes sûrs. Ce sont des Américains ! Nous poussons des hurlements, faisons de grands gestes, lançons en l'air tout ce qui nous tombe sous la main... Il y a quelques combats dans les environs, les obus sifflent sur l'est du village. Nous montons sur le toit pour bien voir. C'est très excitant. On voit éclater les obus sur les bois de Losange, ce sont les Boches qui tirent sur le bois Béchu. Ça ne dure pas, et les Boches s'en vont¹.»

Aux environs de Bastogne, quelques arrière-gardes allemandes donnèrent un coup d'arrêt à l'avance américaine sur la route de Neufchâteau. Des résistants de l'Armée secrète aidèrent les Américains à réduire ces arrière-gardes. Après un échange de coups de feu, les Allemands s'esquivèrent, laissant quatre des leurs sur le terrain. Trois Américains payèrent de leur vie la libération de la région. Les ennemis se retirèrent en promettant à des habitants de revenir. Émilie Chometon se souvient :

«Le 10 septembre, de jeunes officiers allemands occupaient encore une chambre de la maison voisine, route de Marche, alors qu'on nous annonçait l'entrée des Américains dans Bastogne. Ma mère posa la

¹ D. de Coune, *Souvenirs de guerre - Assenois 1944-1945*, in *Les cahiers de la Haute-Sûre*, n° 3, 1985, p. 118.

question à un officier : “Pourquoi ne partez-vous pas ?” “Nous trouverons une voie de sortie, dit-il, mais, Madame, dans deux mois, nous serons de retour.” »

Deux heures plus tard, un détachement de reconnaissance américain entra dans la ville, progressant prudemment à pied le long de l’ancienne voie ferrée Libramont-Bastogne. À peu près au même moment, le 110^e régiment apparaissait sur la route venant de Neufchâteau en deux files de fantassins encadrant des véhicules. Au-dessus de la colonne, à très basse altitude, un petit avion *LA-Piper Cub* scrutait tous les replis du terrain.

Le régiment d’infanterie entra dans la ville en liesse. À l’étonnement des spectateurs, ces fantassins marchaient quasi silencieusement. Après cinq années d’occupation par des militaires chaussés de bottes à semelles cloutées, voici que nos droits nous étaient rendus par des troupes évoluant avec souplesse, presque avec délicatesse. Il fallut quelques instants pour comprendre : les soldats portaient des chaussures à semelle de caoutchouc.

La joie de la population submergea nos libérateurs. Un enthousiasme fou entoura ces grands garçons calmes qui respiraient la confiance en soi et qui, sans s’arrêter, distribuaient les friandises de leurs rations de campagne.

« ... Et voilà qu’apparaît et flotte au balcon de l’Hôtel de Ville un drapeau belge ! Alors c’est la joie, de toutes les fenêtres jaillissent des drapeaux confectionnés en cachette. Ils claquent au vent de la victoire. Voici le summum de l’émotion, de la joie : ces deux files de fantassins, fusil en main, casque luisant, à l’allure souple, féline, aux gestes calmes, au sourire éclatant... Les filles embrassent les libérateurs, on leur jette des fleurs, on leur sourit, ils répondent de la main, ils parlent une langue difficile à comprendre. C’est du délire lorsque, à leur suite, s’avancent les résistants, qui en civil, qui en uniforme de Chasseur ardennais, qui avec un simple calot portant un écusson de papier coloré. À leur tête un officier à longue barbe blanche, le commandant Dumay, et, à ses côtés, d’autres officiers belges, et tout cela redouble notre allégresse¹. »

Orientée aux carrefours par des policiers militaires de haute stature, la colonne militaire traversa Bastogne et, par la route de Clervaux, prit la direction de l’est.

1 J. Housiaux, 505, *Grand-rue, Bastogne*, Imprimerie Solédi, Liège, p. 68.

Dans le moutonnement d'uniformes kaki, les résistants sortis de l'ombre se distinguaient par leur salopette taillée dans de la toile de jute, par un brassard porté sur des vêtements civils ou par leur béret de Chasseur ardennais de mai 1940. On apprenait le nom des différents groupements de Résistance : Armée secrète, Front de l'Indépendance, Mouvement national belge, Partisans armés, etc.

La population se mit à *l'heure américaine*. Les hommes fumèrent une cigarette Camel ou Lucky Strike aux senteurs parfumées, les enfants mâchèrent du chewing-gum. On retrouva le goût du chocolat.

Cette joie n'était cependant pas sans ombre. Les familles des victimes de la campagne de mai 1940, des résistants ou des otages fusillés par l'occupant gardaient au fond du cœur une infinie tristesse. Les proches des gens arrêtés par la *Gestapo* étaient fort inquiets car sans nouvelle des disparus. Enfin, les familles des prisonniers de guerre et des déportés pour le travail obligatoire s'interrogeaient : allait-on encore pouvoir leur écrire et leur envoyer des colis ?

La liberté était revenue, ramenée par des garçons venus d'outre-Atlantique et par des hommes et des femmes de chez nous. Elle était comme un fruit rare que l'on savourait lentement, longuement... Avant la fin de l'année, cette armée superbement équipée allait mettre les Allemands à genoux, et les prisonniers seraient libérés. Ce week-end de septembre, sur le plateau de Bastogne, des milliers de personnes savourèrent un bonheur presque parfait.

Des collaborateurs qui n'avaient pas fui en Allemagne avec leur famille furent copieusement hués et certains, molestés. Parmi celles qui avaient frayé avec l'occupant, certaines eurent le crâne rasé et furent promenées dans la foule. Ces réactions qui manquaient de dignité avaient quelque excuse. Elles furent peu nombreuses et très brèves. Dès le lendemain, une justice plus sereine reprit ses droits.

À la tombée du jour, le 110^e régiment d'infanterie s'arrêta pour bivouaquer dans les environs de Longvilly.

Ce soir-là, on ramassa sur le Plateau les corps des trois Américains et des quatre Allemands tués au cours de la journée.

Les amis américains et leurs familles

Pour la population qui assista à l'arrivée de l'armée de la Libération, le soldat américain apparaissait comme le produit d'un pays industriel aux ressources illimitées. L'un d'entre eux, qui combattit

pendant la bataille des Ardennes, décrit ses hommes comme suit¹ : « Le soldat américain était peut-être le mieux payé et le mieux équipé de toutes les armées qui avaient existé jusque-là. À l'exception de quelques pièces de vêtements d'hiver, il était aussi bien ou mieux habillé que n'importe lequel de ses alliés ou ennemis. En matière d'armement ou d'équipement de combat, la recherche et la production américaine l'avaient bien servi². »

Après l'avoir observé quelque temps dans les cantonnements ou l'avoir hébergé un moment chez lui, l'Ardennais pouvait compléter ce portrait. Le soldat américain était bon enfant, sans ruse ni méchanceté, toujours prêt à partager sa ration de campagne, ses friandises et ses cigarettes. Au contraire de ses prédécesseurs allemands, il était naturel, détendu et direct. Il n'était pas animé par la haine de l'ennemi. Comme tous les soldats en campagne, il portait en lui un trop-plein d'affection qu'il reportait sur les enfants, sur les familles qui l'accueillaient dans leur foyer, sur les jeunes filles et les femmes souvent impressionnées par ces grands gars qui respiraient à la fois la jeunesse, la richesse, la santé et la victoire. Le soldat était surnommé GI (prononcez *dji ai*). Les familles belges lui rendaient volontiers quelques services, lavage du linge ou raccommodage de vêtements, qu'il récompensait de quelques paquets de cigarettes, de friandises, voire d'un de ces pains blancs comme neige dont la seule vue faisait venir l'eau à la bouche. Beaucoup de familles invitaient les Américains à souper. Chacun voulait « son » soldat, « son » lieutenant ou « son » capitaine !

Il nous faut évoquer ici les familles des militaires américains dont l'inquiétude fut constante ; pour les proches des soldats tués, le chagrin ne s'est jamais estompé.

L'embarquement du soldat pour l'Angleterre marquait pour sa famille le début de l'anxiété. Selon la coutume, les parents ou l'épouse plaçaient à la fenêtre, bien visible de la rue, un fanion bleu bordé de rouge et marqué au centre d'une étoile blanche. Certains drapelets portaient deux, trois, voire quatre ou cinq étoiles

1 Charles B. McDonald, *The Last Offensive*, Office of the Chief of Military History, United States Army.

2 L'appellation GI était une abréviation américaine de *Government Issues* qui désignait les objets propriétés du gouvernement et mis à la disposition de l'armée. En se surnommant GI, le soldat américain s'identifiait d'une manière un peu pessimiste à un objet mis en service par le gouvernement.

argentées¹. Lorsqu'un combattant avait été tué, l'étoile blanche était remplacée par une étoile dorée².

Après le départ des USA, le courrier devenait le lien principal entre la famille et son soldat. Les lettres des militaires en Europe parvenaient à leurs destinataires aux États-Unis après sept à dix jours. En raison du caractère mobile des opérations en Europe, le courrier envoyé d'Amérique à un soldat sur le continent européen avait bien plus de mal à lui parvenir. Il n'était pas rare qu'il reçoive une lettre rédigée un mois plus tôt. On comprend dès lors l'angoisse des familles lorsque la radio et les journaux mentionnaient les combats où l'unité de l'être cher était ou avait été engagée. Dans les familles des libérateurs du plateau de Bastogne, elle vint très vite après le débarquement en Normandie. La 4^e division d'infanterie participa à l'assaut d'*Utah Beach* le 6 juin 1944 et, le lendemain, la 28^e division d'infanterie foula le sol français à *Omaha Beach*. Les deux unités eurent très tôt leurs premiers morts et leurs premiers blessés.

Les télégrammes d'État parvinrent aux familles dix à quinze jours plus tard. On imagine les affres qui étreignaient les parents ou l'épouse lorsqu'on apportait un télégramme officiel.

Si le GI était blessé, le message était libellé comme suit :

Washington DC (date)

Destinataire

Nous avons le regret de vous informer que votre fils a été gravement blessé au combat en Belgique à la date du... Jusqu'à réception de sa nouvelle adresse, vous pouvez écrire à l'adresse suivante : (Destinataire), Direction de l'hôpital central, Poste militaire. À l'attention du maître de la poste à New York. New York.

Vous serez avisé de la réception de rapports sur son état de santé.

(s) L'Adjudant général³.

1 Une seule famille, la famille Sullivan, compta cinq fils au combat. Les cinq frères servirent dans le Pacifique sur le destroyer *Juneau*. Il furent tous les cinq entraînés dans la mort lors du torpillage du navire en novembre 1942, au cours de la bataille de Guadalcanal.

2 À la fin de la guerre, la proportion de tués à l'armée américaine était de 8,6 pour 1 000. À ce nombre, il faut ajouter trois morts par accident ou maladie. La proportion de militaires atteints de blessures non mortelles s'élevait à la fin de la guerre à 17,7 pour 1 000. Les pertes totales (tués, blessés, disparus, accidentés, évacués pour maladie) atteignirent près de 30 pour 1 000 des effectifs engagés.

3 Général responsable au plus haut niveau du personnel et de l'administration militaire.

TABLE DES MATIÈRES

Préface		7
Remerciements		9
Avant-propos		11
Chapitre I	Le cadre de la bataille de Bastogne	13
Chapitre II	La campagne des Ardennes. Les premiers jours (16-18 décembre 1944)	37
Chapitre III	La course pour Bastogne (19-21 décembre 1944)	59
Chapitre IV	Le siège de la ville (22-26 décembre 1944)	93
Chapitre V	L'élargissement du corridor de Bastogne (27-29 décembre 1944)	151
Chapitre VI	Le duel (30 décembre 1944-2 janvier 1945)	189
Chapitre VII	Le plateau de Bastogne dans l'offensive générale alliée (3-8 janvier 1945)	215
Chapitre VIII	Les Allemands en défensive (9-18 janvier 1945)	239
Chapitre IX	Un arc-en-ciel dans la tornade	267
Chapitre X	Réflexions et conclusions	271
Chapitre XI	Que sont-ils devenus ?	279
Annexe 1	Personnes civiles qui ont apporté leur témoignage	285
Annexe 2	Organisation des unités militaires américaines	287
Bibliographie		289
Index des noms de personnes		293

Du même auteur

La campagne des Ardennes. 1944-1945, Racine, 2004, 2012 et 2020

Dans le dos des Allemands 14-18. Héros et exploits de la résistance, Racine, 2014

Ce livre est une réédition revue des première, deuxième et troisième éditions parues en 1994, 2004 et 2014 chez le même éditeur.

www.racine.be

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez régulièrement des informations sur nos parutions et activités.

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, sont interdites pour tous pays.

© US Army - National Archives / Courtesy of Bastogne War Museum

© Éditions Racine, 2020

Éditions Racine, Tour & Taxis - Entrepôt Royal

Avenue du Port, 86C / bte 104A

B-1000 Bruxelles

1^{er} tirage

D. 2020. 6852. 19

Dépôt légal : octobre 2020

ISBN 978-2-39025-144-6

Imprimé aux Pays-Bas